

***L'Algérie en héritage*, recueil dirigé par Martine Mathieu-Job et Leïla Sebbar, éditions Bleu autour, 2020**

Ce recueil est le dernier à ce jour d'une déjà longue série conçue et réalisée par l'écrivaine Leïla Sebbar, et/ou Martine Mathieu-Job. Dans tous les cas il s'agit de textes écrits par des gens qui ont le sentiment d'appartenir au moins un peu à chacune des deux rives de la Méditerranée, et d'avoir plus particulièrement un rapport avec l'Algérie comme dit le titre de ce dernier livre. Le mot « héritage » indique bien que ces liens se sont formés par le fait de la ou des générations antérieures, mais la prégnance du souvenir n'est pas liée à la proximité plus ou moins grande de faits et de situations réellement vécues— de toute façon il est expliqué aux lecteurs que nous sommes que la plupart des auteur(e)s des textes ici recueillis sont nés en France après 1962. La mémoire à laquelle il est fait appel doit se comprendre en un sens large, mémoire rêvée, reconstituée, imaginée, elle donne sa diversité à ce recueil de textes, tous inédits. Et cette diversité-là se double d'une autre, due au fait que la culture originelle de leurs auteurs témoigne d'appartenances variées, juive, chrétienne, musulmane ou d'autres encore—une des questions étant de savoir ce qui leur en reste aujourd'hui.

Cette bonne quarantaine de textes se devait d'être présentée dans l'ordre alphabétique, pas question évidemment de les répartir en catégories. De toute façon, ce serait gâcher le plaisir qu'il y a à découvrir entre les textes des affinités inattendues et de se demander à quoi elles sont dues. C'est l'avantage du temps qui passe d'assouplir ou même d'annihiler les assignations à l'origine.

Le point commun à tous ces textes est d'ailleurs que leurs auteurs ne se sentent assignés à rien, mais que pourtant quelque chose en eux se sent et se sait impliqué, concerné, dès que le mot « Algérie » est prononcé. Cette implication passe souvent par un hommage dû aux parents ou aux grands-parents, dont il s'agit de dire que, même mal connu, ce qu'ils ont vécu n'est pas oublié. Il n'est évidemment pas question de l'éprouver ou de l'exprimer à l'identique, l'écart est forcément toujours réaffirmé, « eux c'était eux et moi c'est moi » semble dire ou sous-entendre chacun de ceux qui ont écrit dans ce recueil, *L'Algérie en héritage*. Cet écart étant posé et vécu comme une évidence, s'ouvre à leur écriture le très vaste champ des possibles, et c'est ainsi que l'évidence débouche vite sur une incertitude, un questionnement.

Une des manières concrètes d'y faire face est de s'accrocher à un objet, sorte de relique transmise du passé et pour laquelle le mot « héritage » prend son sens concret, palpable, alors même que d'héritage au sens matériel et financier du terme il n'est pas question dans ces textes, d'où ressort l'idée exactement inverse, celle que pour les parents et les enfants, il

s'agissait, selon la formule banale et combien vraie, de repartir à zéro. Et cependant, sans vouloir idéaliser les situations ou nier la dureté des épreuves qu'elles comprenaient, on a souvent l'impression que les enfants, ceux qui écrivent dans ce recueil, veulent dire leur reconnaissance à des parents qui ont souffert pour eux, pour leur assurer un avenir meilleur que ne l'était leur présent.

On est d'ailleurs frappé par le fait que, pour ce qu'on croit comprendre, ils ont généralement, ou souvent, réussi dans ce projet. Mais il n'est pas question de tirer de ce recueil autre chose, et c'est d'ailleurs énorme, que le désir d'apporter des témoignages individuels, et le livre ne semble pas animé par une intention sociologique qui apparaîtrait ici ou là. Incontestablement, on est beaucoup plus près de l'intime que du général ou généralisable. Peut-être parce que les faits à l'arrière-plan du livre, rapatriement douloureux des Pieds-Noirs, immigration de travailleurs et de leur famille, injustices du sort vécu par les harkis, sont à la fois suffisamment connus et toujours pénibles à évoquer, suggérant plutôt aux nouvelles générations l'envie d'en finir avec ce ressassement. Surgit alors l'idée que cette appartenance, en voie de devenir lointaine et vague, donne à certains des héritiers de ce passé l'envie d'en inverser enfin le sens et de montrer qu'elle comporte aussi une part de positivité, à laquelle il serait dommage de renoncer.

Ainsi le temps des dénonciations, des pleurs et des gémissements, serait maintenant dépassé, et l'enjeu serait de vivre et de dire les choses autrement.

Un des plaisirs que donne la lecture de « L'Algérie en héritage » est qu'on n'y sent pas d'agressivité et très peu de relents d'idéologie. Au point que lorsqu'un texte par hasard, se risque sur ce terrain-là, on le comprend et on l'estime pour son courage. Car nous est rappelée par là une vérité profonde, celle d'un équilibre difficile à trouver entre la mémoire et l'oubli, difficile mais pourtant indispensable à l'invention continuelle de nos vies.

Denise Brahim